

Une société en fragments : tectonique des plaques familiales et politiques.

« Je lutte pour que la planète ne se convertisse pas en supermarché, et pour qu'il y ait des îlots comme l'État, la culture, l'éducation, soustraits à la loi de l'offre et de la demande, à la loi du plus solvable. Voilà ma lutte. Elle est effectivement anticapitaliste »
Jean Ziegler¹.

« On fait le trajet Paris-Moscou en dix fois moins de temps que jadis, mais il faut toujours autant de temps pour lire Guerre et paix ».
Régis Debray et François Jullien².

Affirmons-le tout net. Pour les plus démunis, notre société française est autant en fragments qu'en archipels ! Pour les « premiers de corvée », la réalité quotidienne est bien plus souvent celle d'un tissu social qui se déchire que celle d'une navigation confortable entre les îlots d'une existence heureuse.

Une inquiétante tectonique des plaques fait qu'en notre société s'éloignent « ultra-riches », riches, classes moyennes et pauvres³. Un déficit de coopération coupe la corde qui relie ces personnes les unes aux autres, fait que la présence aux autres s'effiloche jusqu'à se réduire à un simple fil. Celui de la sèche loi du marché - et de ses obligations contractuelles - qui envahissent tous les segments de notre existence.

Plus le monde social s'unifie dans ses appareillages technologiques, financiers et informationnels, plus nous pianotons sur nos smartphones, plus notre temps médiatique s'accélère, plus notre société semble se fragmenter dans ses appartenances et se fragiliser dans son assise culturelle. Dans sa capacité à porter un élan commun.

Ceci semble confirmer la vieille prévision d'Alexis de Tocqueville qui estimait jadis que les progrès de la civilisation industrielle accroissent les différenciations entre couches extrêmes d'une population et qu'à mesure que le principe de la division du travail reçoit « une application plus

¹ : Régis Debray et Jean Ziegler, *Il s'agit de ne pas se rendre*, Arléa, 1992.

² : Régis Debray et François Jullien, *Culture nationale et universalisme. Optiques française et chinoise*, Ginkgo, 2011.

³ : Emmanuel Todd s'oppose avec raison à une lecture qui validerait une montée en flèche, depuis trente ans, des inégalités économiques entre 99% de nos compatriotes et constate « le début d'une substantielle baisse du niveau de vie qui touche tous les groupes sociaux, ou presque ». L'exception que sous-entend ce « presque » est constituée de cet 1% d'ultra-riches qui cumule fortune et accaparements de toutes sortes, un « surplus » de richesse convertible en pouvoir politique et social de plus en plus étendu. Emmanuel Todd présente, comparativement aux puissances de son rang, une France « économiquement homogène » avec une présence d'ultras-riches. « Il suffit de se rappeler que les niveaux d'inégalité et de concentration des richesses étaient bien supérieurs au XIXème siècle et dans la première moitié du XXème siècle à ce qu'ils sont aujourd'hui : (...) pendant tout le XXème siècle, les 1% supérieurs captaient plus de 40% de la richesse de la France (et plus de 50% à la veille de la première guerre mondiale) » (*Les luttes des classes en France au XXIème siècle*, Le Seuil, 2020).

complète, l'ouvrier devient plus faible, plus borné et plus dépendant. L'art fait des progrès, l'artisan rétrograde. Le patron et l'ouvrier diffèrent chaque jour davantage⁴ ».

Un exemple de *fragmentation* ? Le mode de vie urbain l'aurait emporté sur les habitudes des campagnes et leurs ancrages régionaux. Ceci est globalement vrai mais que place-t-on réellement dans ce qualificatif d'« urbain » avec le séparatisme des élites économiques et de leurs modes de vie autarciques de « centre-ville », qui sont renforcés par la crise sanitaire, avec la hausse des prix de l'immobilier (qui touche moins la fraction la plus âgée des classes moyennes supérieures), l'absence d'accès à la propriété qui en découle pour les plus jeunes, la diminution *ipso facto* de la rentabilité sociale des diplômés ou un chômage qui fait désormais partie de nos traditions pour le reste « péri-urbain » du peuple⁵ ?

Alors même que sa condition économique s'aligne, à la baisse, la réalité sociale d'une très large partie du peuple français semble se diffracter, dans une agrégation d'intérêts et d'opinions culturelles paraissant difficilement conciliables. Aussi, se contenter de décrire une société en archipel pourrait conduire à écarter une lecture du monde en termes d'inégalités profondes et persistantes. Et ce serait une erreur. La description de l'archipel et de son étendue l'emporterait alors à tort sur la dénonciation d'injustices réelles et le triste constat d'îlots qui s'écartent les uns des autres — la hausse extravagante du 1% des grandes fortunes au cours de cette année de pandémie 2020 qui a vu tant de personnes dégringoler au-dessous des seuils de pauvreté en est un exemple criant —, de populations qui vivent côte à côte en s'ignorant, ou en se préparant à se combattre.

C'est un modèle de la « société en sablier » qui s'impose peu à peu sur notre sol et certainement dans beaucoup d'autres pays : des ultra-riches de plus en plus possédants et de plus en plus barricadés, des pauvres de plus en plus tenus à l'écart, en France périphérique, et une classe moyenne qui se fragmente au milieu et s'inquiète autant de la vacuité du sens des politiques publiques que pour son insécurité économique⁶.

Nous n'avons plus, en France, que très rarement, le souvenir des grandes choses faites ensemble, comme le disait Ernest Renan. Que nous arrive-t-il ? Cédons-nous, malgré tous les progrès de la science, au vertige d'un monde aléatoire qui rend toute prévision impossible⁷ ? Nous semblons surtout plier sous la montée du repli sur soi et des seules valeurs marchandes et privées. Est-ce l'impossibilité de se représenter le futur qui fait que, toutes et tous, nous semblons en quête d'un bien-être immédiat et céder à la fausse promesse d'une vie commune saine, sans souffrance ni gratuité⁸.

Ce qui fait défaut est cette expérience commune qui associe humbles et possédants en un corpus unique de convictions autour d'un destin démocratique, et plus encore républicain, à partager. Ce manque à faire peuple, lié à la montée de l'individualisme, n'est pas nouveau. Lorsque les sociétés évoluent, le changement provoque des troubles dont souffrent les hommes. Émile Durkheim, déjà, soulignait le fléau de l'« anomie », le danger de la désintégration du lien social et d'une vie dépourvue

⁴ : Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, 1835.

⁵ : Louis Chauvel, *La spirale du déclassement. Essai sur la société des illusions*, Le Seuil, 2016.

⁶ : « Partout, le fossé s'accroît qui sépare les « connectés » et les « non-connectés », les élites financières et la masse des travailleurs précaires, petits salariés, chômeurs de longue durée, jeunes inactifs et sous-qualifiés, centres urbains profitant de la mondialisation et campagnes « périphériques » où sont relégués ceux qui vivent dans un état permanent d'insécurité sociale, culturelle et politique » écrit Alain de Benoist (*Contre le libéralisme : La société n'est pas un marché*, Editions du Rocher, 2019, p. 282).

⁷ : Ilya Prigogine, *Temps à devenir*, Fides, 1997, p.44, cité par Jean-François Chanlat, *Sciences sociales, management et sociétés. Plaidoyer pour une anthropologie élargie*, PUL, 2022.

⁸ : Luigino Bruni, *La blessure de la rencontre. L'économie au risque de la relation*, Nouvelle Cité.

de signification tandis que la peur d'une « foule » formée d'individus atomisés, puis soudainement réunis en « masse » incontrôlable, chez Gustave Le Bon, Henry Fournial ou Gabriel Tarde.

Nous défendons ici un projet de société interculturelle qui place, au centre de sa dynamique, la *rencontre* comme régime de vérité, et qui est à refonder. La recherche interculturelle nous paraît pleinement elle-même quand elle veut répondre à la question des principes d'association politique qu'il est juste ou pas d'établir dans une société donnée.

« On ne naît pas humain, on le devient » écrit Érasme et les principes même d'une autorité légitime, *apprenante*, sont à clarifier, mais sans recourir au chef qui étouffe, au Père qui écrase, à celui qui sait et finit par ne plus écouter, à celui qui impose sa loi sans capacité à la remettre perpétuellement en discussion et même en cause ... C'est la relation humaine, et plus encore la rencontre, qui est le socle de toute expérience féconde sur cette Terre. C'est par l'autre que le sujet entre vraiment dans l'existence.

Plus que jamais, un risque que nous nommerons *transculturel* de sécession des élites appelle l'obligation de la mixité sociale. Oblige à la rencontre.

« Si l'Homme a déjà connu de nombreux chocs narcissiques, il semble aujourd'hui qu'il doive en assumer un autre : celui qui met en jeu, non plus son identité cosmologique – Galilée –, son identité religieuse – Darwin – ou encore son identité subjective – Freud –, mais bien son identité nationale, culturelle et linguistique. L'Autre fait désormais partie de soi, de notre visée sur le monde, de notre être-là, et le moi n'est plus le maître dans sa culture » (Nicolas Dittmar)⁹

Aux perspectives transculturelles du fragment, nous devons savoir opposer la perspective interculturelle de la rencontre. Nous revendiquons ce primat de la création sur les états de choses¹⁰. Nous définissons l'interculturel comme ce monde où l'altérité n'interdit pas *l'intégration*.

L'interculturel comme chemin nécessaire

Transculturel, le vide d'un monde où il n'y a pas de communautés mais que des individus à la surface de la planète, et qui doivent pouvoir librement s'installer où ils veulent en fonction de leurs intérêts les plus directs.

Transculturel, une idéologie où tout ce qui se pratique ailleurs est tenu spontanément pour meilleur¹¹.

Transculturel, le piège d'un monde de mobilités permanentes, où l'on ne dévisage pas, où l'on ne rencontre pas. Où l'on passe simplement.

Transculturel, un monde où la figure du « consommateur-acheteur » s'affirme comme élément anthropologique majeur de nos temps présents globalisés. Face à cela, l'interculturel revient aussi, selon nous, à se demander comment recréer une communauté de destin et une transcendance dans l'immanence moderne. Christopher Lasch a raison d'écrire que « le problème de notre société n'est pas seulement que les riches ont trop d'argent mais que leur argent les isole, beaucoup plus que par le passé, de la vie commune »¹².

¹⁰ : Dorian Astor, *Deviens ce que tu es. Pour une vie philosophique*, Autrement, 2016.

¹¹ : Marcel Gauchet, *Comprendre le malheur français*, Stock, 2016, p. 305.

¹² : Christopher Lasch, *La révolte des élites*, Flammarion, 1995.

Le risque est grand que ceux qui sont au sommet tirent l'échelle après eux¹³, rendant la fameuse théorie du ruissellement inopérante¹⁴.

Transculturel : idéal d'égoïsme au nom de l'ouverture des frontières, de mobilité constante pour le compte de quelques-uns. Les sociétés n'y sont que des agrégats d'individus autonomes. Le parti de demain y est bien souvent le monde du non-commun. Et même de la dévastation de l'humain.

Transculturel : oublié que toute vertu est indirectement orientée vers le bien commun qu'est la *polis*.

L'économique transforme le monde en monde économique. Il est fondateur d'un désordre, objet de fétichisme. Comment fonder un ordre social juste ? Précisément, le socle et le commencement de l'interculturel est bien la relation à l'autre homme et non pas la relation à une transcendance¹⁵. Encore moins à un fétichisme. Celui de l'ordre partout marchand.

Interculturel : penser autrement qu'en termes d'accumulation sans fin, de surplus qui est employé à se reproduire. D'un système qui est sa propre fin.

Interculturel : primat du juste sur le bien et de l'équilibration des droits et des devoirs. Faire le monde à partir d'un principe qui ne soit pas séparateur (l'intérêt). Refaire du lien social autrement qu'en prédateur.

Interculturel, le bonheur de la limite consentie¹⁶. Transculturel, le drame d'une éducation trop permissive, qui n'autorise plus ou pas.

Interculturel : retrouver la perspective du commun, héritée de l'Antiquité. Une destination destinée à durer et engendrer des fruits pour les générations futures. La bonne société ne donne pas des moyens d'existence mais du sens, c'est-à-dire des raisons de vivre. Des mentalités acquises à autre chose qu'à l'individu. Il ne suffit pas que les individus suivent leur intérêt pour parvenir à l'harmonie. Recréer du lien social à partir d'autre chose que l'individu. Recréer du lien social à partir de la rencontre et non de la simple association contractuelle.

Redonner, non d'un point de vue moral mais politique, la priorité au commun, à l'être-en-relation, c'est du même coup œuvrer à la renaissance de la figure du citoyen, fondée sur la participation active, et porter remède à la désymbolisation de la vie sociale.

Le terme accueil est condescendant. Le terme de relation est un peu faible. La rencontre est un acte. La rencontre se fait au présent. En chair et en os. L'écran peut avoir cette qualité si l'échange est mutuel. Présent. Tout entier présent. Pour le dire autrement, avec Martin Buber, la rencontre est la connaissance immédiate et totale de l'autre comme personne.

Dans *Le nouvel âge de la personnalité*, Marcel Gauchet flèche « un individu contemporain [qui] aurait en propre d'être le premier individu à vivre en ignorant qu'il vit en société. Il l'ignore en ceci qu'il n'est pas organisé au plus profond de son être par la présence du social et par l'englobement au

¹³ : *Ibidem*. p. 82. Ces supposées élites « sont heureuses de payer pour des écoles privées dans leurs quartiers résidentiels, pour une police privée, et pour des systèmes privés de ramassage des ordures ; mais elles sont parvenues, à un degré remarquable, à se décharger de l'obligation de contribuer au Trésor public » (*idem*).

¹⁴ : Albert Jacquard, *Inventer l'homme*, Editions Complexe, 1984.

¹⁵ : le *Je et Tu (Ich und Du)* suscita, influença ou accompagna les réflexions de Husserl sur la coexistence des intentionnalités (dans les *Méditations cartésiennes* de 1929), celles de Scheler sur la « sympathie », celles de Jaspers sur la « communication », de Heidegger sur le *mit sein*, de Sartre sur le « pour-autrui » et de Lacan sur « l'autre ».

¹⁶ : Catherine Ternynck, *L'Homme de sable. Pourquoi l'individualisme nous rend malades*, Le Seuil, 2011.

sein d'une collectivité »¹⁷. Nous reformulons ce constat sévère ainsi : comment, dès lors, en toute société visant la reconnaissance et la mutualité, et précisément la nôtre, créer un socle culturel commun avec des personnes qui cultivent leur autonomie, comme la *Petite Poucette* de Michel Serres, et discutent sans cesse et de plus en plus des principes ? Et chez qui l'on a éveillé – et cela est heureux – un esprit critique. Sans cesse critique, ce qui l'est moins.

Les femmes et les hommes des époques préindustrielles pouvaient certainement moins « jouer » de leur culture. Ils l'endossaient. Ils l'acceptaient. Le sens était donné *en amont* des situations par les structures sociales, les mouvements collectifs, les traditions, les institutions selon des critères « mis en boîte », hiérarchisés et clairement codés. Même quand le journalier contestait le pouvoir du maître ou le citoyen méprisait le mode de vie du rural, l'action tendait à se situer dans un seul monde symbolique et assurait la subordination de l'acteur à un système dual de sens ou à des ordres symboliques en miroir¹⁸. Toujours ce mouvement du « ou bien...ou bien » et l'absence de plusieurs vérités en contradiction. Pendant des siècles, avant la révolution des transports plus rapides, le voisinage immédiat formait, du berceau à la tombe, la société et fondait la « totalité » de la cohabitation humaine. Pendant des siècles, ce qui permettait de dire qu'une loi était juste, relevait de grands récits qui électrisait les masses : la transcendance de la foi, l'émancipation du citoyen, la réalisation de l'Esprit, la société vers un avenir sans classes... Nous nous situions dans un univers collectif, celui, en France, de l'école comme creuset de l'intégration, de Marianne, du conscrit de la République, de la garde noire des petits instituteurs... Existaient des communs diviseurs qui rassemblent, des passions qui opposent mais avaient des repères identiques dans les débats publics. Le colonialisme et son refus en 1960. Le totalitarisme et sa critique en 1970. Le clivage Est-Ouest et son ébranlement dans les années 1980.

Cet âge du face-à-face et du code univoque est, pour beaucoup de nos contemporains, révolu. Les situations s'amplifient au quotidien de personnes ou de groupes en présence qui ne partagent pas les mêmes univers de sens, les mêmes registres de significations et les mêmes formes d'expression de ces registres. Dès lors, la rencontre interculturelle, passage de représentations premières, brutes, instinctuelles à des représentations passées par la distanciation du regard et la prise de conscience, devient horizon nécessaire.

Liberté, égalité, identités... tous isolés ?

Une certaine modernité politique a fait que presque toujours dans le sens d'une liberté individuelle de plus en plus grande. La finalité est pervertie et devenue de pouvoir permettre à chacun tout le possible technologique.

Avec le projet politique des Modernes, on a longtemps cru que le nouveau allait effacer l'ancien. Édifier des écoles ferait qu'il n'y aura plus d'églises ni mêmes de prisons. La modernité devait chasser les allégeances partisans et les vies clôturées par des appartenances de trop grande proximité (la famille, la rue, le village, la région, la paroisse, la cellule du parti...). Les pesanteurs du passé allaient faire place au « droit de choisir », de changer de trajectoire professionnelle, de bifurquer, de refaire sa vie par un allongement de la durée des études. Les moyens de transport et les canaux de communication permettraient d'être proches de personnes physiquement éloignées et aussi de se couper de parents étouffants, de se distancier de ses voisins, de fuir son quartier, de s'échapper de son milieu professionnel.

¹⁸ : Les travaux universitaires de Geert Hofstede sont illustratifs de cette période d'influence des théories fonctionnalistes, dominantes dans les années 1950 et 1960, où une des questions centrales est celle de l'assimilation des populations minoritaires autour des actions de l'Etat.

En réalité, Marc Augé a raison d'écrire : « Tout se passe au total comme si l'une des caractéristiques de notre époque était de réattribuer aux individus la responsabilité de créer les modes de relation à autrui susceptibles de leur permettre de vivre, de combler solitairement le déficit symbolique qu'entraîne l'affaissement des cosmologies intermédiaires et des médiations instituées »¹⁹.

L'ontologie des Modernes, qui égalise être et pensée mais toujours en faveur du savoir, montre aujourd'hui ses limites ; il est temps de répandre une culture autre, de gratuité, où la puissance et la force ne jouissent plus du statut de référence unique.

Nos temps contemporains sont plus préoccupés d'espace que de grandes espérances temporelles²⁰.

Nous ne disposons plus d'un fondement dont l'évidence s'imposerait d'elle-même. L'homme, en d'autres termes, ne peut plus se définir par rapport à Dieu, au Roi ou aux promesses du Progrès²¹. Il est tenu de le faire de plus en plus de manière autoréférentielle, de situer son identité non dans la distance entre soi et un Autre quelconque, mais dans la distance de soi à soi. Mais c'est d'une autofondation permanente qu'il s'agit, d'une autofondation qui se confond avec une quête incessante, car ignorante des questions de l'origine et de la fin. « Un sujet privé des questions impossibles de l'origine et de la fin, c'est un sujet amputé de l'ouverture à l'être, autrement dit un sujet empêché d'être pleinement sujet »²².

Beaucoup de nos contemporains ont le sentiment qu'un individualisme de masse moderne a progressivement éloigné le sujet des cercles protecteurs de la famille, des ordres ou corporations ; que lentement, les vivants ont remplacé aussi les morts et un ordre en surplomb dans la fixation des normes. C'est que notre société met constamment à l'examen et à la révision ses pratiques sociales à la lumière des informations nouvelles concernant ces pratiques mêmes et qui viennent de modèles économiques, scientifiques, médicaux... supposés plus performants, ce qui altère ainsi constitutivement leur caractère. Pour chercher à les renforcer, ce sont bien les mots de l'économie, comme le prévoyait Marcel Mauss, qui ont subrepticement colonisé nos imaginaires pour combler notre soif d'infini.

Pour donner vie à une société, à une existence commune, en tous pays, il nous semble que l'on doive transcender nos échanges et nos égoïsmes premiers en adoptant le point de vue d'une puissance extérieure à chacun de nous et qui s'impose à nos croyances comme à nos simples intérêts²³. On peut nommer cette impulsion : besoin de sacré et de relations nourrissantes. Or, cette perspective est une conquête, le résultat d'une volonté et le fruit d'une critique, celle de la fragmentation des liens.

Y a-t-il toujours quelque chose qui tient la place de Dieu si celui-ci s'absente ?

¹⁹ : Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Aubier, 1994.

²⁰ : René Guénon a su souligner que les sédentaires créent les arts plastiques (architecture, sculpture, peinture), c'est-à-dire les arts des formes qui se déploient dans l'espace ; les nomades créent les arts phonétiques (musique, poésie), c'est-à-dire les arts des formes qui se déroulent dans le temps. Voici donc où se manifeste le complémentarisme des conditions d'existence : ceux qui travaillent pour le temps sont stabilisés dans l'espace ; ceux qui errent dans l'espace se modifient sans cesse avec le temps. Et voici où apparaît l'antinomie du « sens inverse » : ceux qui vivent selon le temps, élément changeant et destructeur, se fixent et conservent ; ceux qui vivent selon l'espace, élément fixe et permanent, se dispersent et changent incessamment.

²¹ : Dany-Robert Dufour, *L'art de réduire les têtes. Sur la nouvelle servitude de l'homme libéré à l'ère du capitalisme total*, Denoël, Paris 2003.

²² : *Idem*.

²³ : Alain Eraly, *Une démocratie sans autorité ?*, Eres, 2019.

Les cultures sans vérités métaphysiques, comme la culture chinoise ou hindoue, ont des morales qui reposent sur des coutumes et ainsi franchissent le temps²⁴.

Ce qui fonde une civilisation, ce n'est pas la vérité – car toutes y prétendent –, c'est la croyance en une vérité, et plus encore, en des processus délibératifs qui font approcher de la vérité. Et seule ce chemin, que nous qualifions d'interculturel, un temps où les croyances sont multiples, garantit la durée dans le temps de convictions fortes. Jean de la Croix disait : « pour atteindre le point que ne connais point, tu dois prendre le chemin que tu ne connais point ». Cet élan est interculturel.

Dans la mesure où l'homme a besoin de culture, et de forces pour prendre un chemin, l'impulsion religieuse ou plutôt les formes de religiosité demeureront toujours²⁵.

En des temps plus reculés de notre histoire commune, une autorité était apportée par en haut, par la divinité, la crainte de l'enfer et de la damnation, et non par la communauté des gens qu'elle gouverne. Karl Jaspers parle d'un temps d'âge *axial* et du passage de sociétés polythéistes à la transcendance, la révélation, la notion de vérité, l'intériorité du sujet, le monothéisme. Louis Dumont a bien montré le rôle joué par le christianisme dans le passage en Europe d'une société traditionnelle de type holiste à une société moderne de type individualiste.

Aujourd'hui, l'individu se pose comme une source suffisante de détermination de soi avec la possibilité d'une « consommation » individuelle et discrète des sacrements. La transformation du religieux en option se jouant à une échelle individuelle.

Quand le rêve paradisiaque se reporte sur un avenir terrestre, le politique et la science supplantent le religieux. Le « sens du relatif domine alors la pensée contemporaine », comme le souligne Gustave Le Bon. Après *homo politicus*, qui a régné trois siècles, après avoir lui-même destitué *homo religiosus* (la foi en une vérité transcendante, en l'occurrence, celle en un Dieu unique venu dans le monde), Marcel Mauss avait pressenti, dès 1924, le visage de la société française : « *Homo oeconomicus* est devant nous ». L'économique, épaulé par la techno-science, s'y annonce alors comme ré-enchantement du monde, la mobilité et la consommation progressivement comme fins dernières. Un service, qui se rend, soudain s'achète. À la différence notable de ce qui se passe dans nombre de régions du Tiers monde, attachées à des cultures très collectives, le travail en groupe et l'entraide spontanée ici se monnaient.

Dans un monde comme dénué d'ennemi extérieur, depuis le désengagement politique des années 1980 jusqu'à la chute du mur de Berlin, chacun a alors tendance à se croire personnellement, note Elisabeth Roudinesco, « la victime de tel désastre écologique, de tel accident nucléaire, de tel réseau, ou plus simplement de son voisin : transgenre, postcolonialiste, noir, juif, arabe, blanc, sexiste, violeur, zombie »²⁶... Allan Bloom va jusqu'à dire « qu'il n'y a plus d'ennemi, excepté l'homme qui n'est pas ouvert à tout ». S'amplifie surtout la possibilité pour chaque individu de tout faire à la mesure de son désir, limité par les seules impossibilités techniques.

Pour les plus recroquevillés de nos contemporains, l'univers social leur est hostile parce que « je » ne suis pas tout l'univers, et l'allergie surgit de la diversité²⁷. Ils refusent de regarder en face que la

²⁴ : Chantal Delsol, *La fin de la Chrétienté*, Editions du Cerf, 2021, p. 84.

²⁵ : Allan, Bloom, *L'âme désarmée : Essai sur le déclin de la culture générale*, Les Belles Lettres, 2018, p. 257.

²⁶ : Elisabeth Roudinesco, *Soi-même comme un roi*, Le Seuil, 2021.

²⁷ : Pascal Bruckner, *La tyrannie de la pénitence*, Grasset, 2006, p. 278. « La guerre, l'incompréhension, la conquête, avant d'être le fruit de la méchanceté des hommes, découlent du voisinage des multiples expressions de l'être que leur pluralité affole et jette dans l'effroi » (*Idem*, p. 278, cité par Joanna Nowicki, *L'homme des confins*, CNRS Editions 2008, p. 158).

vie sociale est faite de rivalités ou de blessures, de nécessaire redistribution. Nous trouvons des boucs émissaires, Que nous blessons et dont les discriminations s'infectent.

Stefan Zweig avait prédit que par lassitude devant l'effroyable multiplicité des problèmes, la complexité et les difficultés de la vie, la grande masse des hommes aspirent à une mécanisation du monde, à un ordre définitif, valable une fois pour toutes, qui leur éviterait tout travail de pensée.

Quand tout devient technique et économique !

La fortune des trois personnes les plus riches du monde, Jeff Bezos (112 milliards de dollars), Bill Gates (100 milliards) et Warren Buffett (84 milliards) dépasse aujourd'hui à elle seule le montant de la production annuelle des 48 pays les plus pauvres, où vivent plus de 700 millions d'habitants²⁸.

Dorian Astor note que le « turbo-capitalisme » - et son consumérisme vorace - travaillent à ce que tout s'écoule : « le sol, les communautés, les institutions, le travail, la valeur, le loisir, le sexe, etc. Mais pour autant que c'est lui qui produise le désir et empêche le désir de produire lui-même »²⁹.

On sait pourtant que le désir n'a rien à voir avec le bonheur mais ici tout devient flux et gestion³⁰. Il faut désormais « gérer » ses émotions, « investir » dans l'éducation de ses enfants, « capitaliser » ses relations, parer au « déficit », « rentabiliser son temps »... En clair, avoir « plus » pour être « plus ». Ainsi, quand, en trente ans, la population active agricole est passée en France de 7,5 millions à 2,1 millions, le « métier » d'agriculteur, nouvellement endetté auprès du Crédit agricole pour l'achat d'engins mécanisés, a succédé à « l'état » de paysan, au travail de la terre, aux pesanteurs du lignage et de la maigre fortune dont on doit attendre de l'héritage. La disparition d'un certain type humain façonné par la ruralité, la frugalité, les saisons et l'autoconsommation, a annoncé la fin du village qui a produit, à son tour, la « fin des paysans³¹ » et l'essor des modèles productivistes agricoles aux mains d'une minorité « modernisatrice » et des mêmes banques. L'entreprise familiale a cédé du terrain face à la société anonyme. Le refus du « nom du père » comme principe d'autorité s'est aussi associé souvent au sentiment que l'on est resté sur sa terre, dans sa classe sociale parce que l'on a échoué à être quelqu'un d'autre, ailleurs, à la ville. À « sortir de » et s'échapper³²... Trop souvent, « un travail bénévole est marqué du stigmate de l'infériorité sociale quand l'argent devient la mesure universelle de valeur » constate Christopher Lasch³³.

Avant la Révolution, les différentes régions de notre pays et de ceux qui nous entourent vivaient davantage séparées. Tout était plus loin. Alors que chacune de ces sociétés pouvaient être envisagée comme un système régional en cohérence et intégrateur autour de la terre, de la lignée, du clan et au-dessus du rapport à la Nation..., les distances géographiques freinant informations et « frottements de sens » avec un ailleurs, les sociétés contemporaines – urbaines, complexes et médiatiques - sont constituées plutôt de sous-cultures à la recherche d'un commun dénominateur qui ne soit pas résiduel. Notre pays, il y a trois cents ans seulement, était modelé essentiellement

²⁸ : Alain de Benoist, *Contre le libéralisme : La société n'est pas un marché*, Editions du Rocher, p. 282.

²⁹ : Dorian Astor, *Deviens ce que tu es. Pour une vie philosophique*, Autrement, 2016, p. 113.

³⁰ : « Mais lorsque la jouissance est elle-même devenue une prescription sociale, lorsque la modération, l'abstinence et la sublimation sont elles-mêmes devenues des tabous, le névrosé n'a plus aucune chance : il est condamné à participer au grand bal économique, c'est-à-dire au cercle éternellement mourant de la production et de la consommation qu'il fait tourner tel un hamster dans sa roue ». Dorian Astor, *Deviens ce que tu es. Pour une vie philosophique*, Autrement, 2016, p. 85. « Ce que pressentait le dernier Freud, celui de *Malaise dans la culture* ou *Totem et tabou*, c'est que nos désirs et renoncements pulsionnels participent de la grande machine culturelle et sociale de production de désirs et de renoncements, et que les renoncements produisent eux-mêmes du désir qui coule à travers toute la société, capté par elle et relancé comme productivité » (Idem).

³¹ : Référence au livre d'Henri Mendras de 1967, réédité par Actes Sud en 1992.

³² : Patrick Buisson, *La fin d'un monde*, Albin Michel, 2021.

³³ : Christopher Lasch, *La révolte des élites*, op.cit.

sur le sol et sur le partage du sol. Le champ cultivé était ancrage et base territoriale. Ne passaient sur les routes, en cette « civilisation lente » du glas des cloches, qu'un petit nombre de véhicules.

Le milieu du XX^e siècle a vu un premier tournant dans la mutation de cette « civilisation lente ». Ainsi que l'écrit le sociologue Bertrand Hervieu :

« Lorsqu'ils ont cherché à s'émanciper de la tutelle des notables conservateurs et de la famille paysanne, les jeunes paysans français des périodes de l'avant-guerre et de l'après-guerre ont décliné le thème de l'ouverture sur tous les modes : ouverture au monde, ouverture aux autres, ouverture à l'économie, ouverture à la technique. La mise en œuvre de cette ouverture a été un détonateur extraordinaire, qui a permis à une multitude de jeunes paysans de transgresser les règles établies. C'est dans ce contexte qu'ils ont décidé d'aller voir ailleurs et de rencontrer des gens. Ils ont pris leurs bicyclettes pour aller dans le canton d'à côté, l'autocar pour visiter le département voisin, le train pour venir à Paris rencontrer des paysans originaires de toutes les régions ou pour sillonner un pays étranger »³⁴.

Par la suite, avec la globalisation, et son mouvement d'accélération, tout devient plus relié à tout pour *homo viator*. Le TGV, magnifique vecteur de liaison entre grands territoires et aussi endroit typique de l'inconnu à prénom (« je suis Jean-Pierre, votre chef de bord »³⁵), s'est transformé, par exemple, en un « métro des CSP+ », selon l'expression imagée du romancier Aurélien Bellanger. Du moins pour la France des métiers que l'on retrouve chez certains personnages des films de Claude Sautet : architecte, médecin, publicitaire, musicien, enseignant, chercheur... plutôt que boxeur, demandeur d'emploi ou garçon de café³⁶.

Les temps seraient à la « démonétisation » de nos idéaux³⁷. Ils sont plutôt à une lancinante et obsédante monétisation de tout rapport social et à un régime des objets partout envahissant. Ainsi, un certain mode de vie consumériste, partout envahissant, a l'effet d'un chloroforme. Tout concourt à la force d'un mode de vie désirable, gouverné par les objets, leur possession, qui fait empreinte, puis habitude inconsciente et enfin emprise.

André Mattelart nous alertait en 2000. La planète n'est pas cette société-globale qui convoque indistinctement tous les individus ou tous les peuples autour des mêmes « *global events* » (la mort brutale d'une princesse, la phase finale d'une Coupe du Monde de football...), mais plutôt « un archipel avec ses pôles technologiques, en voie de se convertir en ghettos sécuritaires, et ses immenses marges de laissés-pour-compte »³⁸.

Pluraliser l'histoire et nos imaginaires culturels

Un profond sentiment inégalitaire s'empare du peuple quand le niveau de revenu des jeunes générations les plus éduquées est en baisse et que la possession en capital continue d'entretenir le « dilemme de Rastignac » : hériter est plus important que de faire de bonnes études quand la courbe de rémunération des biens acquis croise celle du travail bien payé, de même celle de niveau de vie atteint par les 1% des héritages les plus élevés et les niveaux de vie assurés par les 1% des emplois les mieux payés³⁹.

Le nombre de ceux qui prennent leurs contemporains « en grippe » semble comme en hausse. Nous pensons à ceux que Marc Bloch nommait les perdants de la dialectique de l'Histoire, parce qu'ils

³⁴ : Préface au livre de M. Sauquet, *Le voisin sait bien des choses. Communication et participation en milieu rural*, Syros Alternatives, 1990.

³⁵ : Régis Debray, *Civilisation. Comment nous sommes devenus américains*, Gallimard.

³⁶ : Monique Dagnaud et Jean-Laurent Cassely, *Génération surdiplômée*, Odile Jacob, 2021.

³⁷ : Amin Maalouf, *Le naufrage des civilisations*, Grasset, 2019, p. 17.

³⁸ : André Mattelart, « La nouvelle idéologie globalitaire », in Serge Cordellier, *La mondialisation au-delà des mythes*, La Découverte, 2000, p. 89.

³⁹ : Thomas Piketty, *Le Capital au XXI^e siècle*, Le Seuil, 2013.

ne parviennent pas à s'insérer dans les mouvements symboliques et culturels dominants. Dès lors, le risque est grand de les voir s'inscrire dans une autre histoire, de revanche celle-là, qui cherchera à devenir à son tour dominante, dans un cycle fatal. Ce que l'on ne sait pas ritualiser, prendre en compte, gérer, finit toujours par resurgir, d'autant plus violent qu'il aura été plus durement et plus longuement dénié.

Pascal Chabot estime que « tant qu'existera une et une seule conception flamboyante de l'Histoire au milieu d'autres qui ne peuvent être que perdantes, tant qu'existera une lutte pour la prééminence dans la bataille du temps, les alternances d'épisodes de frustration et de revanche ne cesseront pas »⁴⁰. L'enjeu est de *pluraliser* l'histoire et cette perspective est proprement interculturelle.

Jusqu'à présent, ces « perdants » de la société ultra-libérale mondialisée ne se sont que peu rebellés. Est-ce par ignorance, ou parce que, fondamentalement, même s'ils en sont objectivement victimes, ils finissent même par partager les représentations d'une nouvelle classe dirigeante d'envergure universelle et une ère de la vie « toute faite par l'argent »⁴¹ ? Une ère de réduction du monde aux machines, aux technologies et à la marchandise. C'est leur valeur qui décide du comportement attendu des hommes. Une ère où la consommation - pour chacun chez soi - devient simple et évidente explication du monde. Étonnamment, la société de notre modernité tardive produit un monde social dans lequel les riches et les pauvres aspirent aux mêmes choses : consommer. Les humains sont alors moins égaux que substituables les uns aux autres. Car d'un côté, l'argent libère l'individu des attaches communautaires, du lien social, de l'autre, en l'isolant de ses semblables, il le rend plus vulnérable que jamais et fait de sa liberté nouvelle une coquille vide⁴².

Pour Régis Debray, la modernisation, propre à nos temps globalisés, est « archaïsante » : le monde matériellement synthétisé ne s'est pas spirituellement ou culturellement unifié, et la balkanisation l'emporte. « En clair : le progrès est rétrograde, et s'il ne l'était pas d'une façon ou d'une autre, il nous serait existentiellement fatal. Comme si l'Histoire nous accordait d'une main ce qu'elle nous reprend par l'autre : ce qu'outils et objets déverrouillent, nos œuvres et nos mémoires le referment ». Plus il y a accessibilité et profusion des objets et plus il y a d'archaïsme dans les sujets et au début des relations entre eux.

Le morcellement s'explique par la perte de spiritualité et le désarroi. Or la nature symbolique a horreur du vide des âmes. Quand l'idée de nation ou de progrès humain s'étiolent, quand le sacré, ce devant quoi nous faisons silence, se dissipe, l'archaïque revient à la surface. On peut penser que cet archaïque est « tribal » ou religieux. Qu'il est réactivé dans les moments de crise. Nous pensons qu'il est surtout alimenté par le capitalisme le plus débridé et sa source culturelle impériale. Fausse mondialisation actuelle, sans échanges ni réciprocité.

Quand les occasions de se « limer la cervelle contre celle des autres » s'évanouissent avec la suppression du service national, l'érosion des colonies de vacances, le fait que les collègues accueillants les publics les plus défavorisés soient tous publics ou que la base sociale de recrutement des grandes écoles se resserre constamment, malgré les efforts louables de certaines de ces écoles, à défaut de trancher, le constat doit être fait d'une « nation multiple et divisée »⁴³. On ne peut que regretter qu'il existe de moins en moins d'institutions qui promeuvent une *conversation* générale, transcendant les frontières de classes⁴⁴. La vie civique demande des cadres dans lesquels les gens se rencontrent en égaux, sans égard à leurs origines raciales, sociales ou nationales. Bien au-delà d'une

⁴⁰ : Pascal Chabot, *Avoir le temps*, Presses Universitaires de France, 2021.

⁴¹ : Henri Pourrat, *L'Homme à la bêche. Histoire du paysan*, Flammarion, 1941.

⁴² : Alain de Benoist, *Contre le libéralisme : La société n'est pas un marché*, Editions du Rocher, p. 339.

⁴³ : *Ibidem*.

⁴⁴ : Christopher Lasch, *op.cit*, 2006, p. 155.

tribune de stade, et ces lieux de faible communication que sont un quai de métro ou même la file d'attente d'un taxi...

À notre sens, le morcellement de notre imaginaire commun s'opère moins dans les conditions économiques d'existence de l'immense majorité de la population qu'au niveau de ce que Emmanuel Todd nomme la « strate sub-consciente » de l'éducation, de la culture et des mœurs.

Il s'agirait là des « fondements », ou mieux, de ce que Fernand Braudel a nommé des « structures » civilisationnelles d'ensemble : « les sentiments religieux par exemple, ou les immobilités paysannes, ou les attitudes devant la mort, devant le travail, le plaisir, la vie familiale... »⁴⁵. « Les effets visibles des invisibles changements des sentiments des hommes », selon la profonde expression de Gustave Le Bon⁴⁶. « Les veines les plus importantes ne sont peut-être pas celles qu'on voit courir à la surface de la peau », comme l'écrivait Ernst Jünger dans *Le cœur aventureux*⁴⁷.

C'est ce niveau d'observation d'un « nous » derrière le « moi-je », d'un type de formation d'un imaginaire collectif, que nous souhaitons privilégier et approfondir ici en distinguant les notions de « transculturel » et « d'interculturel ».

La perspective transculturelle est celle de ce passage de l'histoire où l'Homme est créateur des valeurs et non pas ou plus un être qui cherche le bien⁴⁸. Autrefois, le bien était révélé par le parti communiste, l'église catholique, la conscription, la nation et son histoire, tous ces piliers de la communauté imaginaire qui fonde un pays, une nation⁴⁹.

Quand l'homme des générations précédentes s'estimait achevé lorsqu'il accédait à la vie adulte, la personne humaine d'aujourd'hui, plus rapidement émancipée, se tient en constante fabrique d'identité⁵⁰. Mais que signifie le fait de juger, sans qu'on ne dispose plus d'aucun universel préétabli pour subsumer les opinions particulières ? Cela revient à percer un processus d'échanges entre subjectivités. Interculturel, dans le meilleur des cas. Transculturel, quand notre condition contemporaine est marquée par la dispersion et le fait que chacun cherche à endosser successivement plusieurs identités multiples sans les ordonner en tout cohérent venant limiter les égoïsmes.

« L'américanisation », facteur d'appauvrissement culturel et de fragmentation

L'assujettissement de nos imaginaires à la place de la valeur marchande et de l'intérêt, propre à une réalité transculturelle, trouve une puissante source dans une américanisation de notre société.

Un quart des moins de 50 ans boit de la célèbre boisson gazeuse au moins une fois par semaine. Disneyland Paris, ouvert il y a plus de trente ans, a été visité au moins une fois dans leur vie par 60 % des Français. 49 % des Français prévoient de faire des achats le 29 novembre 2019 à l'occasion du Black Friday⁵¹.

⁴⁵ : Fernand Braudel, *Grammaire des civilisations*, Flammarion, 1963, p. 59.

⁴⁶ : Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Payot, 2020, p. 11.

⁴⁷ : Ernst Jünger, *Le cœur aventureux*, Gallimard, 1942, p. 25.

⁴⁸ : Allan Bloom, *L'âme désarmée. Essai sur le déclin de la culture générale*, Les Belles Lettres, 2018.

⁴⁹ : Régis Debray, *Notre ADN culturel*, Editions de l'Aube, 2019.

⁵⁰ : Catherine Ternynck, *L'Homme de sable. op.cit.*, 2011.

⁵¹ : Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely, *La France sous nos yeux*, Le Seuil, 2021, p. 384, 389 et 412.

Par « américanisation », nous ne pointons pas les « Etats-Unis » et leur population toute entière mais un processus culturel « atlantique ».

La ville-monde qu'est New-York est celle qui accueille le plus et le mieux les étrangers, et donc qui exporte le plus et le mieux à l'étranger. La moins xénophobe est la plus irradiante, ceci parce que cela, écrit à raison Régis Debray⁵².

« Avouons-le : en 1900, un Américain de bon ton est un Européen exilé ; en 2000, un Européen dans le vent est un Américain frustré — ou qui attend son visa »⁵³. Avec ce raccourci, Régis Debray dénonce à raison le fait que nous sommes « irradiés » par la manière de penser « spatiale » des États-Unis et de leur complexe militaro-industriel. L'Amérique du Nord est bien le continent de l'espace, un de ses symboles est la route qui va vers le lointain et un autre vers la Lune où l'on a posé le pied. L'Europe est plutôt le continent de l'histoire avec de bien plus petits espaces et beaucoup de sédimentation des liens humains du passé. L'horizontalité succède alors à la verticalité ? Nous le pensons.

Régis Debray donne une fine définition de ce qui constituerait une civilisation dans sa permanence : « c'est une transformation du paysage environnant par un foyer d'irradiation ». Nos propres intuitions confirment ce sombre constat de la prépotence d'un moule (culturel) d'abord états-unien, « susceptible d'accueillir, et de modeler, plusieurs bassins d'audience »⁵⁴.

Force est de reconnaître qu'entendre, dans les rues de Paris, à l'heure des croissants, l'exacte copie des sirènes de la police états-unienne, étonne. Et qu'avoir vu un « omni » Président de la République courir, à plusieurs reprises, avec un tee-shirt noir de la police (« New York City Police Department »), ait pu surprendre. Le mécanisme des « primaires » et des sondages en politique, la présence des « shopping malls » et des soldes permanentes en périphérie de nos villes, le « black Friday », les plats cuisinés livrés à vélo par un nouveau sous-prolétariat, la force statistique des infographies dans les journaux télévisés, l'appui des « head hunters » et des « cost-killers » en entreprise... Tout ceci illustre quoi ?

Régis Debray, dans un résumé fracassant et si juste, écrit : « De Gaulle, évoquant Jeanne d'Arc, parlait de l'« honneur d'être pauvre » ; Nicolas Sarkozy : « Après, je ferai de la thune. » »⁵⁵

Se renforce un type de gouvernement par les normes, le règne de la quantité et de la data⁵⁶. Si l'homme a été très longtemps autre chose qu'une « machine à calculer »⁵⁷, « les soignants sont

⁵² : Régis Debray, *Civilisation. Comment nous sommes devenus américains ?*, Gallimard, 2017, p. 218. Il y a, au moins, deux Amériques que multiplient les régions, les racines, les aspirations... « N'oublions pas que cet autre pays, celui d'Upton Sinclair et d'Ernest Hemingway, de Martin Luther King et de Malcolm X, de Joan Baez et de Woody Guthrie, de Noam Chomsky et d'Oliver Stone, est sans doute la première victime de « l'américanisation ». En en appelant au génie littéraire, pour ne rester que dans ce domaine, de Toni Morrison, de Pearl Buck, d'Edgar Allan Poe, William Faulkner, John dos Passos, Ernest Hemingway, John Steinbeck, Mark Twain, Sylvia Plath, Herman Melville, Henry Miller ou Maya Angelou. Un Européen doit défendre la cause de ces deux fois deux fois deux fois deux... Amériques autant qu'il le peut. « Il y a deux Amériques, et c'est la chance des américanisés du dehors. Ils se sentent moins seuls, ceux de l'intérieur aussi, et ils peuvent se donner la main ».

⁵³ : Régis Debray, *Civilisation. Comment nous sommes devenus américains ?*, Gallimard, 2017.

⁵⁴ : Régis Debray, *Civilisation. op.cit.*

⁵⁵ : *ibid.*

⁵⁶ : *ibid.* « En quoi le gouvernement par les normes, autrement plus indolore et moins coûteux que par les blocus et les amendes, est un modèle d'économie des forces. C'est une mise à l'équerre (le sens de *norma* en latin) plutôt qu'une mise au pas. On dresse et on redresse, par le seul mode d'emploi. La normalisation préemptive des systèmes techniques — éducation, santé, transports, médias — produit une dynamique qui ne se présente pas comme polémique. Elle instaure la référence par capillarité. Elle met de l'ordre, son ordre, dans du disparate, et le rouleau compresseur normatif fait apparaître tout « ce qui résiste à son application comme quelque chose de tordu, de tortueux ou de gauche » (Georges Canguilhem, *Le Normal et le Pathologique*). L'écart devient faute, et il arrive qu'une négligence ou un hors-piste soit passible de graves sanctions. Cela vaut pour les normes comptables comme pour le droit fiscal. »

⁵⁷ : Jean-François Chanlat, *Sciences sociales, management et sociétés. Plaidoyer pour une anthropologie élargie*, PUL, 2022.

dorénavant évalués à la quantité d'actes réalisés ; les gendarmes, de contraventions ; les préfets, de reconduites aux frontières ; les policiers, d'interpellations ; et les chercheurs, de publications, *publish or perish* ». Une froide raison instrumentale s'abat sur la société mais pas dans n'importe quel sens. Dans celui où le reclassement de Sciences Po dans le genre *business school* a été salué comme une réussite, dans celui où le parti conservateur se mue en Républicains, dans celui où l'on édifie dans le quartier de Balard, le Pentagone français⁵⁸.

« Nos inspireurs admettent fort bien que les autres sociétés ne veuillent pas d'une vision exclusivement américaine du monde, comme l'atteste la préférence des téléspectateurs pour des séries locales, pourvu que leur petite histoire leur soit racontée dans la forme matrice et que celle-ci aille de soi ; pourvu que le documentaire, y compris sur les chaînes dites culturelles, fasse cinquante-deux minutes et pas une de plus (les huit minutes de publicité commerciale) ; que le talk-show, *l'anchorman* et le spot publicitaire s'imposent d'eux-mêmes. Ils savent que les Français préfèrent un biopic sur Piaf, de Gaulle ou Dalida que sur Frank Sinatra, le général Patton ou Kennedy »⁵⁹.

La force impériale des Etats-Unis est le mieux exprimé par l'emprise des GAFAM : « hypersouverainisme — aucune loi, aucun traité international, aucune convention de Genève ne peuvent me lier les mains — et hyperindividualisme, chacun peut faire, dire et écrire ce qu'il veut ». Et Régis Debray d'ajouter :

« Les États-Unis sont l'ordre et la dissidence. Mainstream et underground. Le pouvoir mâle et la gay pride. L'obésité et le régime minceur. La culture conforme et la contre-culture. La ligne de banlieue et la ligne de coke, le rêve des paumés et le modèle des branchés ; Wall Street et Occupy Wall Street, le FMI et Act Up ; le B-52 qui dévaste et Woodstock qui proteste ; Robocop et le sit-in ; avec et contre Trump »⁶⁰.

Mais attention. On ne saurait déduire de tout ce qui précède que la dépendance au « modèle » étatsuniens est un phénomène universellement observable⁶¹. Régis Debray a raison de mettre en évidence cette dépendance, mais elle concerne bien davantage notre univers européen que les autres continents. En se décentrant sur d'autres aires géographiques et culturelles, on constate des phénomènes d'influence tout autres, parfois inattendus. À travers leur industrie cinématographique par exemple, l'Inde, et à un degré moindre Hong-Kong et Taïwan, sont en train d'inscrire une forte empreinte culturelle sur bien des pays du Sud-est asiatique — Malaisie, Indonésie — mais aussi sur le continent africain : Afrique de l'Est et du Nord, Afrique occidentale anglophone, etc. Dans tout le nord du Nigeria, par exemple, la présence de films indiens dans les projections en plein air ou à la télévision est autrement plus importante, depuis deux décennies, que la présence des films américains, et surtout autrement décisive, comme l'a montré Bryan Larkin⁶², dans l'évolution de la vie familiale, sociale et même religieuse de la population Haoussa. Elle apporte une sorte de modernité alternative, d'autant plus attirante qu'elle vient de pays « cousins » qui n'ont pas été des colonisateurs au XIX^{ème} et XX^{ème} siècle, et qui permet sans doute une identification plus naturelle, une comparaison — notamment autour des questions familiales et sexuelles — moins périlleuse lorsque l'on est, comme les Haoussa, en terre musulmane⁶³. Le cinéma et les productions télévisuelles égyptiennes ne sont pas en reste : dans l'immensité du monde arabophone, beaucoup

⁵⁸ : Régis Debray, *Civilisation. op.cit.*, 2017.

⁵⁹ : Ibidem.

⁶⁰ : Ibidem.

⁶¹ : Un Français sur quatre a fait le voyage en terre américaine. Un Français sur 13 affirme s'être déjà rendu au Japon. C'est également parmi les plus jeunes, âgés de 18 à 24 ans, que l'on trouve le plus de Français qui souhaitent découvrir le Japon, ainsi que parmi les diplômés du supérieur et les Franciliens (Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely, *La France sous nos yeux*, Le Seuil, 2021, p. 412).

⁶² : in Inda & Rosato (dir), *The anthropology of globalization*, Blackwell, 2007.

⁶³ : Le Nigeria produit désormais ses propres films, souvent sur le modèle indien.

de prénoms donnés aux enfants, prénoms totalement nouveaux dans la plupart des pays, sont empruntés aux feuilletons égyptiens. Et que dire de l'influence des telenovelas brésiliennes sur nos programmes télévisés européens ! Que dire de la pénétration chinoise dans les marchés mondiaux ?

Approfondissons l'étude de cet horizon transculturel, horizon de fragmentations en cours, par l'examen, en France, des deux domaines sociaux que sont la famille et le champ politique.

Familles aux nouveaux contours

« Dis-moi qui tu es, afin que, dans le contraire, je sache qui je suis »,
aujourd'hui, hommes et femmes, d'une seule voix, disent :
« Je suis un peu toi, tu es un peu moi...
Voilà ce qui permet de nous comprendre. »
Catherine Ternynck⁶⁴.

Le monde d'hier, à certains égards, paraissait *lisible*. Particulièrement dans les rapports familiaux.

Hier, Elle et Lui, c'étaient deux anatomies, mais aussi deux langages, deux mondes, deux destins. À chacun son école, celle des filles ou des garçons, son éducation et son vêtement⁶⁵. Alors que les cultures asiatiques ont enraciné les différences sociales dans le récit originel, porteur d'une ontologie, les cultures occidentales ont enraciné davantage, dans le récit collectif, la différence sexuelle⁶⁶.

Dans la France d'après, les systèmes familiaux ont été reconfigurés en profondeur sous l'effet de l'immigration, mais aussi et surtout de l'irrépressible autonomisation des individus, qui, après avoir assuré le triomphe de la famille nucléaire sur les familles souche et communautaire, a induit la multiplication des divorces (et des familles recomposées) mais aussi l'explosion du nombre de familles monoparentales⁶⁷.

Aujourd'hui, un phénomène du « démariage » se généralise. Entre ruptures et recompositions, la famille apprend à s'organiser autour d'une parenté variable. Pour Alain Eraly, le reflux de la transcendance du collectif n'implique en soi aucune crise du lien social, et il donne cet exemple : « privée de la force de l'institution du mariage, la relation amoureuse est souvent vécue plus intensément dans la mesure où les partenaires ont davantage conscience de la fragilité des liens qu'ils ont tissés ». Les échanges ne s'inscrivent plus dans la même verticalité mais ne disparaissent pas⁶⁸. Le « Pour toujours... », celui du sentiment, au risque de la durée, se transforme en « Tant que l'on s'aime... ».

Catherine Ternynck a raison d'écrire que nous ne tolérons plus ce fond d'absence sur lequel les générations précédentes déroulaient leur vie. « Lorsqu'on est parent, donner, ce n'est pas nécessairement pourvoir. On peut donner du silence, ce serait ne pas trop parler. On peut donner de l'énigme, ce serait ne pas tout dire. On peut donner du temps, ce serait différer, promettre. Ce sont là de très beaux dons non matériels, car ces espaces inoccupés sont autant de potentialités pour que l'enfant organise un désir »⁶⁹.

⁶⁴ : Catherine Ternynck, *L'Homme de sable. Pourquoi l'individualisme nous rend malades*, Le Seuil, 2011.

⁶⁵ : Ibidem.

⁶⁶ : Chantal Delsol, *La haine du monde*, op.cit.

⁶⁷ : Jérôme Fourquet et Jean-Laurent Cassely, *La France sous nos yeux*, Le Seuil, 2021, p. 375.

⁶⁸ : Jean-François Chanlat, *Sciences sociales, management et sociétés. Plaidoyer pour une anthropologie élargie*, PUL, 2022.

⁶⁹ : Catherine Ternynck, *L'Homme de sable. Pourquoi l'individualisme nous rend malades*, Le Seuil, 2011.

Jean-Claude Michéa, lui, se demande au nom de quelle autorité un « tiers » pourrait-il s'immiscer entre la loi du marché (ou celle du droit procédural et des « travailleurs sociaux » qui en sont la main la plus visible) et la liberté de l'enfant ⁷⁰?

Il pointe un nouveau type d'individu artificiellement maintenu en enfance. De fait, la civilisation libérale serait la première, dans l'histoire de l'humanité, qui tende par principe à priver le sujet individuel de tous les appuis symboliques collectifs nécessaires à son humanisation et qui rende ainsi de plus en plus problématique ce décollage indispensable d'avec la mère. Une balance s'opère entre une enfance impossible à quitter, et un temps de la maturité, impossible à assumer. Ni dedans ni totalement dehors. Éternellement frontaliers⁷¹...

Jean-Claude Michéa écrit : « dans la mesure où la société libérale se fonde sur des structures économiques et juridiques qui sapent en permanence les conditions mêmes du processus de socialisation (l'atomisation des individus constituant le principe et la fin d'une telle société), la famille moderne se trouve donc placée dans une situation inédite. Pour la première fois dans l'histoire, en effet, les enfants y sont officiellement invités à devenir l'œil du système à domicile (à travers, notamment, la logique de la consommation permanente dont ils constituent la cible privilégiée) et à surveiller ainsi la correction pédagogique de leurs propres parents (au besoin avec l'aide de « travailleurs sociaux »), voire, en dernier recours, à les rééduquer (l'embrigadement de la jeunesse par les différents systèmes totalitaires n'a représenté, de ce point de vue, qu'un galop d'essai du capitalisme de consommation – comme Pasolini n'a cessé de le souligner). Tout parent qui, pour d'obscur raisons humanistes, accorderait encore un sens au projet de rendre ses enfants véritablement autonomes (quitte à affronter pour cela l'inévitable rébellion œdipienne) se retrouve donc, de ce simple fait, automatiquement placé à contre-courant de toutes les évolutions de la société capitaliste moderne »⁷².

En contradiction avec Jean-Claude Michéa, Catherine Ternynck souligne que « depuis deux décennies, on demande aux petits enfants de se débrouiller tout seuls assez rapidement. Cet appel à l'autonomie précoce les encourage à « faire sans l'autre ». Auparavant, dans les générations passées, l'individu restait de longues années en situation d'enfant : il se vivait longtemps vulnérable et dépendant ». Et de poursuivre, « jusqu'aux années 1970, les parents étaient des gens mariés qui élevaient des enfants qu'ils avaient, en général, mis au monde. Cet état de fait n'est plus une évidence. Aux États-Unis, 50 % des enfants ne vivent plus avec un de leurs parents biologiques. Il existe aujourd'hui des parentés biologiques, légales, sociales, affectives qui ne se superposent pas entièrement. La pluri-parentalité et la parentalité fluctuantes sont devenues courantes. En raison des divorces et recompositions familiales, de la PMA et de l'homoparentalité, il est de plus en plus courant qu'un enfant ait des parents biologiques, des parents légaux et des parents sociaux »⁷³.

Catherine Ternynck ajoute : « par boutade, on dira que les parents ont moins d'enfants et que les enfants ont plus de parents qu'autrefois. On ajoutera que le nombre des parents que l'on a peut se modifier au cours de la vie. L'ensemble procure donc une impression de mouvance, de confusion qui tranche avec la fixité filiative d'antan. L'enfant contemporain grandit ainsi au cœur d'une filiation arborescente où les liens familiaux sont à la fois emmêlés et fragmentés »⁷⁴.

Champs politiques aux nouveaux contours

⁷⁰ : Jean-Claude Michéa, *Le Complexe d'Orphée*, Climats, 2011.

⁷¹ : Catherine Ternynck, *L'Homme de sable.*, op.cit..

⁷² : Jean-Claude Michéa, *Le Complexe d'Orphée*, op.cit., 2011.

⁷³ : Catherine Ternynck, *L'Homme de sable*. Op.cit

⁷⁴ : *Ibidem*.

En matière d'engagement politique également, le constat doit être fait de l'existence de plusieurs « France » et de tectonisation des plaques culturelles. Autrefois, nous l'avons dit, le pouvoir descendait d'en haut, désormais il ne monte plus d'en bas. Il y reste. Et se dilue largement en séparations.

Écoutons Alain Badiou : « Vous savez, quand on estime que la seule décision politique acceptable se prend dans un isolement – le mot est particulièrement bien choisi et révélateur – il ne faut pas venir se plaindre du fait que les gens raisonnent précisément d'un strict point de vue personnel »⁷⁵.

Les temps sont au basculement d'une action envisagée au sein de la sphère des partis politiques aux mouvements associatifs locaux. De la pyramide à l'Archipel ou aux fragments. D'une société du « ou » aux horizons du « et ». Des pratiques politiques massifiées de résistance à des actions de résistance par les pratiques et l'ancrage territorial⁷⁶. En témoigne, par exemple, le parcours de Benoît Hamon, candidat socialiste à l'élection présidentielle de 2017, relaté dans la presse en 2021 :

« Alors qu'il va rejoindre le monde associatif pour être "davantage dans l'action", Benoît Hamon justifie son choix par deux exemples : "Si on prend le féminisme, le mouvement #metoo a eu beaucoup plus d'impact sur le comportement des hommes et les lois que vingt ans d'action institutionnelle classique. Sur le climat, la mobilisation citoyenne a eu beaucoup plus d'impact sur l'appui des rapports du GIEC que la totalité des ministres de l'écologie réunis". En d'autres termes, pour Hamon, après 30 ans de vie publique le constat est le suivant : le politique est devenu impuissant "automutilé en s'inventant un cercle-de-la-raison qui justifie qu'on ne fasse rien".

Monique Dagnaud et Jean-Laurent Cassely soulignent à raison que la politisation d'une partie économiquement privilégiée de la population s'exprime aujourd'hui principalement dans le domaine « extra-politique », se détourne de la politique partisane et de ses campagnes électorales traditionnelles : « la quête de sens au travail est une manière douce de politiser son rapport au monde. Accepter de gagner moins pour un métier en cohérence avec ses valeurs, se tourner vers le social, l'humanitaire, le sanitaire, l'éducatif font partie des stratégies politiques qu'adopte la minorité agissante et conscientisée des 20 % de Français disposant de bons salaires et qui sont propriétaires de leur logement »⁷⁷.

Les auteurs pointent « le passage d'une culture politique de l'affrontement, qui visait à prendre le pouvoir pour changer la société, à une culture politique alternative, dans laquelle les militants de gauche actent leur repli stratégique et se concentrent essentiellement sur des changements à l'échelle locale au détriment de la politique nationale. Le but ultime ne serait plus de renverser le modèle dominant, mais de proposer un « archipel de lieux progressistes » aux élites culturelles, une sorte de monde parallèle au sein duquel elles pourraient se retirer et vivre en harmonie avec leurs valeurs, sans être jamais contredites par quiconque »⁷⁸. Monique Dagnaud et Jean-Laurent Cassely cernent ce gouffre qui sépare « la sobriété volontaire et heureuse, marque de statut chez la classe ambitieuse culturellement privilégiée, de l'incapacité matérielle à payer ses factures ou à remplir son caddie de courses »⁷⁹. D'un côté de l'échiquier, l'on cherche à vivre « sainement », rompre avec tout

⁷⁵ : Alain Badiou et Marcel Gauchet, *Que faire ?*, Philosophie magazine.

⁷⁶ : Inspiré par Yves Citton et Saskia Walentowitz.

⁷⁷ : *Génération surdiplômée*, op.cit. « Cette rupture des élites éduquées face aux autres couches sociales pointe plusieurs aspects : leurs choix résidentiels (la gentrification des grands centres urbains), leurs pratiques éducatives (l'obsession éducative à l'égard des enfants, avec un recours important aux institutions scolaires privées), la disparition de la mixité dans beaucoup de secteurs (les adhérents et les électeurs des partis de gauche appartiennent de plus en plus au monde des cadres et des professions intellectuelles, et chez ces derniers, les loisirs sont de plus en plus privés et culturellement sélectifs) et leurs idéologies. (...) Le recul du sentiment d'appartenance nationale chez les classes supérieures et l'importance du paramètre « niveau de diplôme » qui, dans les sondages, départage les avis et les croyances sur pléthore de sujets et de pratiques. Last but not least, (...) la désinhibition des élites économiques à l'égard de l'exil fiscal ».

⁷⁸ : *Génération surdiplômée*, op.cit.

⁷⁹ : *ibidem*.

système productiviste et consumériste, acheter à des producteurs locaux... Les réseaux sociaux sont utilisés pour des pétitions, des levées de fonds, des campagnes de sensibilisation. De l'autre côté, une majorité cherche simplement à garnir son frigo (quand du moins elle en possède un).

Cette vision catégorique, et même un brin caricaturale, mérite d'être nuancée. Affirmer que la recherche d'une vie saine, sobre, respectueuse de l'environnement, est le monopole de « bobos » n'ayant pas de problèmes avec leurs fins de mois fait bon marché des efforts constants que réalisent beaucoup de personnes très modestes inspirées soit par une spiritualité (dans la foulée notamment de l'encyclique *Laudato si'*), soit par un engagement collectif militant du type de celui du mouvement ATD Quart Monde. Le savoir des plus pauvres, en matière par exemple de réparation, de recyclage ou de traitement des déchets commence à être reconnu. Qu'elles soient affiliées ou non à une famille religieuse (franciscaine par exemple⁸⁰), de très nombreuses familles qui ne roulent pas sur l'or innover quotidiennement en termes de conversion écologique (économies d'eau et d'énergie, de réévaluation des besoins, de recours aux circuits courts, de modification des habitudes de consommation, etc.)⁸¹.

N'y a-t-il pas dans ce regain de l'idéal communautaire et du retour au local des « bobos » une forme de séparatisme doux qui ne dit pas son nom ? Une incapacité structurelle des élites, de ces prétendus « premiers de cordée » à embarquer le plus grand nombre dans un « plan B » ? L'idéal émergent n'est-il pas celui d'une société – enfin – débarrassée de cette majorité de « pros » qui n'est pas culturellement prête à transiter vers un mode de vie plus sobre et post-matérialiste ?

Nicolas Truong souligne que « les enclaves culturelles utopiques qui émergent en ville, en banlieue ou à la campagne formeraient progressivement un réseau de convaincus capables de provoquer des changements systémiques par effet de masse critique ». Pour lui, la tendance à créer « un archipel d'oasis » qui « dessine une France des contre-sociétés » est tout à fait emblématique de l'époque⁸².

Monique Dagnaud et Jean-Laurent Cassely présentent le portrait d'Adrien, qui se déclare proche du mouvement des Colibris de Pierre Rabhi. À la question de savoir comment il voit son engagement, sa réponse semble synthétiser parfaitement l'état d'esprit d'une partie de sa génération :

« Mon obsession est d'arriver à proposer des modèles alternatifs. Je ne crois pas trop à l'idée de renverser le monde, je ne suis pas dans l'affrontement, je pense qu'on va sans doute plus vite et plus loin dans la coopération. Je suis vraiment sur l'alternative. Mon engagement politique réside plus dans l'ensemble des actions que je mène au quotidien. L'idée n'est pas de faire s'effondrer le modèle existant, c'est sans doute de lui donner une importance moindre en créant d'autres projets, d'autres espaces »⁸³.

Le psychanalyste Michel Schneider, dans son décryptage du mouvement des Gilets jaunes, souligne la particularité que constituent des luttes autour de ce malaise existentiel :

⁸⁰ : Cf. Michel Sauquet, *Libres, simples et heureux, retourner à l'essentiel avec saint François*, Mame, 2021

⁸¹ : Du côté des États-Unis, on constaterait que les membres des classes populaires américaines ne souhaiteraient pas changer de modèle culturel. Leur idéal serait de poursuivre leur vie quotidienne exactement de la même manière : fréquenter les mêmes personnes, manger la même nourriture, simplement de le faire avec plus de pouvoir d'achat. Comme le remarque Joan C. Williams après l'élection de Donald Trump, les électeurs des catégories populaires conspuent les « bobos » (autrement dit les cadres supérieurs et les professions culturelles) mais ils admirent les riches (autrement dit l'élite économique du 1 % les plus riches) (Joan C. Williams, « What so many people don't get about the U.S. Working Class », *Harvard Business Review*, 10.11.2016).

⁸² : Nicolas Truong, « La France des "îlots" de résistance intellectuelle, politique et spirituelle », *Le Monde*, 13 décembre 2019.

⁸³ : *Génération surdiplômée*, op.cit.

« Le nouveau aujourd'hui, c'est l'apparition de luttes portant sur l'identité, sur l'être. La frontière, ou la fracture sociale, n'est plus seulement entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas, les *have* ou *have not* des sociologues, mais entre ceux qui sont et ceux qui ne sont pas. Ou entre ceux qui sentent qu'ils sont et ceux qui perçoivent qu'ils ne sont pas ou ne savent pas ce qu'ils sont aux yeux des autres acteurs sociaux. Le gilet jaune est un symbole, pas un programme. [...] face à l'État (au sens premier, ce qui est), ils opposent leur absence de statut. Les cheminots se battaient pour leur statut. Les étudiants en revendiquent un, excluant toute sélection. Comme eux, les Gilets jaunes réclamaient que fût définie leur place dans la société sans se soucier de celle que les autres avaient acquise pour leurs mérites [...]. Satisfaire un besoin de reconnaissance est bien plus difficile que d'accorder des augmentations de salaire »⁸⁴.

Plus largement, nous pointons ici une double atrophie dans la société française contemporaine. Celle de l'affadissement d'un destin politique collectif partagé et celle, peut-être, d'une plus faible possibilité qu'il y a trente ans, en beaucoup de nos territoires, de *rencontrer* quelqu'un d'une autre condition sociale que la nôtre ? Mais cette dernière hypothèse, cependant, peut être discutée. D'un côté, il est vrai que la société moderne fonctionne beaucoup de telle sorte qu'un neuropsychiatre français a sans doute plus de facilité aujourd'hui à dialoguer avec un neuropsychiatre japonais qu'avec un agriculteur ou un quincaillier de son propre pays ; c'est ce que Pierre Calame évoque en parlant de l'organisation en « tuyaux d'orgues » de la société mondialisée⁸⁵. D'un autre côté, la société civile — associations de solidarité, économie sociale et solidaire, etc. — ménage de moins en moins ses efforts pour contribuer à un vivre ensemble plus naturel et plus harmonieux dans notre pays. Des mouvements comme ATD Quart Monde, offrent un exemple remarquable de travail réalisé en commun entre personnes vivant dans la grande pauvreté, volontaires permanents issus de la classe moyenne, « alliés » travaillant dans la haute administration ou cadres d'entreprises privées ou publiques⁸⁶. On ne compte plus les étudiants engagés dans des maraudes nocturnes leur permettant de rencontrer des personnes à la rue et de leur porter assistance. On pourrait mentionner aussi les expériences de cohabitation intergénérationnelle entre des personnes âgées et des personnes jeunes, permettant aux unes de rompre leur solitude et aux autres de bénéficier d'un logement à moindre coût et d'une relation généralement de qualité ; ou encore les processus organisés d'accueil de personnes exilées par des familles françaises⁸⁷. Nous sommes peut-être là en présence d'une tendance minoritaire, mais elle paraît être en voie d'extension, comme l'ont montré toutes les actions de solidarité observées au cours de la première année de la pandémie, qui ont constitué autant d'occasions de rencontres parfois surprenantes et imprévues.

Les sentiments inégalitaires - dans un pays historiquement marqué par la recherche politique d'égalité - sont à mettre en lien avec son étrange mise en scène médiatique⁸⁸. Un décalage culturel est patent entre les 8 % des Français qui profitent de sports d'hiver au moins tous les deux ans et la quantité d'informations sur l'enneigement des stations ou les flash infos sur les risques d'embouteillages, voire d'avalanches !

Une vie publique réduite à sa plus simple expression ?

À terme, nous pensons qu'est tristement gagnant le pari du renforcement des clivages culturels entre, d'un côté, les valeurs autoritaires/inégalitaires d'une société « Casino » où les plus forts, les plus clivants ou les plus haineux l'emportent, où l'égoïsme de chacun est censé apporter à tous la richesse économique, et, d'un autre côté, les valeurs libérales/égalitaires d'une société issue des

⁸⁴ : *ibidem*.

⁸⁵ : Pierre Calame, *Mission possible*, éditions Charles Léopold Mayer, 2003.

⁸⁶ : Eugen Brand, *La dignité pour boussole. Un engagement avec ATD Quart Monde*, entretiens avec Michel Sauquet, éditions Quart Monde/éditions de l'Atelier, 2020.

⁸⁷ : Cf. en particulier le projet *Welcome* du *Jesuit Refugee Service*.

⁸⁸ : Jérôme Fourquet, *L'Archipel français*, op.cit.

Trente glorieuses, aujourd'hui en perte de vitesse... Encourager la prolixité de rencontres inattendues, ouvrir à l'imaginaire des autres langues et des autres cultures, sentir « la présence des langues du monde dans la pratique de la sienne », comme le disait Édouard Glissant, devraient concerner la majorité des programmes télévisuels et culturels offerts au plus grand nombre. Mais l'époque promeut l'abrégé, *veut* de l'image et grand est donc le risque de bascule de l'intellectuel qui se fait lire, à l'émotif qui se fait voir et qui « clache ». Aux formes patriarcales en surplomb de la société passée succèdent des formes d'assujettissement plus enveloppantes, une exaltation de bons sentiments, de la différence culturelle en parole mais que l'on refuse souvent sitôt qu'elle s'affirme dans la vie quotidienne et l'espace public. On veut bien aimer l'autre à condition qu'il renonce à être lui-même. Du projet politique, et son culte de l'écrit et de l'argumentation vers la multiplication des effets d'optique et son excès d'informations parcellaires afin que tout aille toujours plus vite (durée des « flashes » d'actualité, des titres à lire en même temps à l'écran, des mandats des politiques, de la diction de nos contemporains, de la rotation des livres en librairie...). Un marketing de l'instant et du jaillissement qui ne supporte plus le silence, ni même quand cela va doucement...

Les appareils médiatiques les plus puissants cultivent une forme d'« irréalisme social »⁸⁹ quand on pèse la place faite, et les heures d'antenne accordées, à ceux qui s'enrichissent facilement et vivent « vue mer », à autant de couples qui cherchent à acquérir des biens à plus d'un demi-million d'euros ou que l'on relaie *ad nauseam* ce qui distingue plutôt que ce qui est. Si depuis les années soixante, les héros télévisuels sont choisis d'une condition sociale supérieure à celle du spectateur moyen, les écrans de nos classes les plus populaires glorifient aussi chaque jour de la semaine, une dichotomie dramaturgique propre aux mauvais westerns, manichéenne, entre policiers et voleurs ou entre ceux qui traquent la maladie et ceux qui en souffrent. L'urgence, pourtant, est qu'il y ait moins d'*Urgences* à la télé, du nom de la série américaine, et plus de moyens aux urgences de nos hôpitaux. Une grande partie de l'univers télévisuel, des séries sur le net et aussi de celui des mauvais jeux vidéo, ceux consommés par le plus grand nombre, marque ce rétrécissement « américanisé » de nos imaginaires et la prééminence d'un combat qui est toujours d'opposer les uns aux autres, de couper en deux. L'obsession semble de réduire les humains à leur plus petit dénominateur commun possible, celui de la violence, de l'hébétéude, de la roue de la fortune, d'un PAF obscène et de ses multiples expressions cathodiques.

Hier, le temps était une figure du destin à laquelle il semblait naturel de se soumettre. Il est aujourd'hui une figure d'emprise, que nous nommons transculturel ici, et dont il s'agit de se dégager. Notre rapport à la temporalité se mesure de plus en plus à l'aune de l'individu, dans de micro-communautés, des tribus, et non plus à celle d'une société politique partagée devenue trop grande.

Car, c'est un fait, en nos sociétés contemporaines, les publics connaissent de plus en plus les événements auxquels ils ont « participé » que ce qui leur en a été montré dans les médias. Indirectement. Parce que nous pouvons aujourd'hui être informés sans quitter notre domicile, la technique, qui tend à nous amener plus proche de tout qu'autrefois, domine notre milieu et l'on sait que l'Homme cherche à s'adapter à tout nouveau milieu. Il en a toujours été ainsi depuis *Homo habilis*, il y a 2,5 millions d'années. Or, par notre système nerveux, nous ne saisissons positivement qu'une seule intériorité au Monde et chaque époque stimule, en cela, une zone de notre cerveau. L'acuité visuelle, la mobilité des regards, l'action cérébro-digitale et la rapidité, pour prendre quatre caractéristiques fortes des temps actuels. De plus en plus de nos contemporains ont grandi avec des liens proches – intimes même – avec des personnes jamais rencontrées « en vrai ». Et la distinction entre le réel et le virtuel s'établit différemment des générations précédentes. Mais plus les temps sont à des branchements généralisés, au *live* et aux circuits courts, plus nous avons, en

⁸⁹ : Emmanuel Todd, *Les luttes des classes en France au XXIème siècle*, op.cit.

réalité, besoin d'allers-retours avec les trésors de notre passé commun pour acquérir ou reconquérir vue d'ensemble et esprit critique. Pour devenir autonome. Et faire que la connaissance ne régresse pas qualitativement dans sa capacité à relier des informations toujours plus nombreuses. Comme le note Régis Debray :

Qui pourrait comprendre sans interpréter, saisir son temps sans s'en éloigner ; sans passer par l'école, sans aller au cirque, au théâtre et au cinéma ; un homme qui pourrait mieux comprendre la guerre sans le secours des *Perses* d'Eschyle, la mort sans le *Don Juan* de Mozart, l'ambition sans la *Splendeur des Amberson*. Cet individu n'existe pas. Ou plutôt si : c'est un consommateur, un client, un usager. L'Européen de demain, dont le tout puissant marché, y compris celui de *l'entertainment*, serait chargé d'« optimiser les satisfactions ». Improbable individu⁹⁰.

L'énergie du verbe est remplacée par la force des images. Une photo a dès lors plus de poids qu'une thèse de doctorat ou qu'un discours. Régis Debray⁹¹ remarque que la célèbre photo de Daniel Cohn-Bendit face à un policier « des compagnies d'intervention de Paris », prise par Gilles Caron, le 6 mai 1968, marque, en quelque sorte, le passage de la « graphosphère » à la « vidéosphère », d'une période de l'esprit humain ouverte par l'imprimerie le support axial glisse de la page à l'écran. L'imgo des affects supplante le logos des utopies, systèmes et programmes de long terme.

On sait que notre cerveau produit d'abord de l'émotion sur laquelle se fonde ensuite un raisonnement. Les chances d'avoir des opinions nuancées sont donc plus faibles quand c'est toujours le même type d'émotion qui est recherché – et donc produit – aux jeux de ce cirque médiatique pour « *un temps de cerveau disponible* », selon l'expression formulée en 2004 par Patrick Le Lay, alors président-directeur général du groupe TF1. Une domination de l'esprit s'opère par ce dont l'esprit est absent, selon l'expression de Carl Schmitt. L'empressement à ressentir et à juger éclipse le devoir d'étudier, de réfléchir et de débusquer l'arbitraire de sa pensée par l'épreuve d'un autre cadre de pensée. Étienne Klein propose, de ce point de vue, une analyse très fine (car très nuancée) des bénéfices de la nuance⁹². Dans le brouhaha des évidences, il trouve qu'il n'y a pas plus radical que la nuance. Un propos nuancé et en surplomb donne pourtant l'impression de se fragiliser par la forme prudente même qu'il choisit. On lui préférera majoritairement un regard plongé, fusionnel et primairement « tranchant ». Chacun sur le net, masqué, sous avatar, ayant peur de rencontrer un contradicteur, préfère traquer mille ennemis. Ainsi, il devient aujourd'hui souvent plus facile de haïr à distance que de réfléchir avec quelqu'un. Or, pourtant, quand vous êtes face à quelqu'un, quand l'épiphanie de son visage apparaît, la nuance convoque « l'animal social » et peut émerger du vis-à-vis. Une présence mutuelle, d'abord obligée, peut faire rompre avec l'enlèvement, faire sortir de l'indifférence par le dépaysement de la pensée et aider à bifurquer. C'était tout le sens du service national pour des générations de nos concitoyens.

Rien d'humain n'est donné à l'homme immédiatement. Un enfant abandonné à lui-même ne développe pas d'aptitude à la parole, pas plus qu'il ne se redresse spontanément ou ne manipule d'outils ; même le désir, la libido semblent en lui comme gelés. L'homme — et c'est heureux — naît inachevé.

Ce qui fonde l'autorité, c'est l'autorisation à venir : « Aujourd'hui, tu ne peux pas, mais un jour, le temps venu, toi aussi tu seras autorisé. Tu seras auteur. C'est pour te rendre auteur qu'auprès de toi je fais autorité. » Dans cette version, l'autorité ne restreint pas, elle accroit, elle potentialise l'être

⁹⁰ : Régis Debray, « Plaidoyer pour le spectacle », *Les Cahiers de Médiologie n° 1*, Gallimard, 1996.

⁹¹ : Régis Debray, *Cours de médiologie générale*, Bibliothèque des Idées, 1991.

⁹² : <https://www.dailymotion.com/video/x804vyr>

humain. Elle lui donne une humanité en puissance, un désir d'être plus qui s'actualisera le temps venu »⁹³.

Il n'y a pas de pensée sans mots. Plus le langage est pauvre, moins la pensée existe. Christophe Clavé souligne que « la disparition progressive des temps (subjonctif, passé simple, imparfait, formes composées du futur, participe passé...) donne lieu à une pensée au présent, limitée à l'instant, incapable de projections dans le temps »⁹⁴. On peut noter cependant qu'il raisonne là en locuteur de la langue française, car dans beaucoup d'autres langues, notamment, celles, asiatiques, qui ne connaissent pas la conjugaison, ces temps, en voie prétendue de disparition chez nous, n'ont jamais existé.

Christophe Clavé explique par ailleurs que la généralisation du tutoiement, la disparition des majuscules et de la ponctuation sont autant de coups portés à la subtilité de l'expression. « Supprimer le mot « mademoiselle » est non seulement renoncer à l'esthétique d'un mot, mais également promouvoir l'idée qu'entre une petite fille et une femme il n'y a rien. Comment construire une pensée hypothético-déductive sans maîtrise du conditionnel ? Comment envisager l'avenir sans conjugaison au futur ? Comment appréhender une temporalité, une succession d'éléments dans le temps, qu'ils soient passés ou à venir, ainsi que leur durée relative, sans une langue qui fait la différence entre ce qui aurait pu être, ce qui a été, ce qui est, ce qui pourrait advenir, et ce qui sera après que ce qui pourrait advenir soit advenu ? »⁹⁵.

L'incapacité à mettre des mots sur les émotions menace. Moins de mots et moins de verbes conjugués c'est moins de capacités à exprimer les émotions et moins de possibilité d'élaborer une pensée.

Partout, un même mouvement en fragment ou en Archipel ?

Côté travail, mêmes perspectives de flux. Et d'enchevêtrements.

Autrefois, des normes consensuelles parce que partagée dictaient les conduites, épargnant un peu à chacun d'avoir à penser sa vie professionnelle. Notre identité culturelle était massivement instituée : la reconnaissance par l'autorité au travers d'un rituel (initiation, diplomation, mariage, nomination à un poste, etc.) valait reconnaissance par la collectivité. Aujourd'hui, il n'est plus possible de vivre sa vie sans avoir à la penser⁹⁶, ne serait-ce que pour préserver son employabilité sur le marché du travail et faire face à un risque constant d'obsolescence de ses savoirs.

Nous vivons des temps de remise en cause de la centralité du travail dans nos vies et de son type de contrat psychologique : échanger un surinvestissement professionnel, accepter les effets du présentisme et de la constante disponibilité, contre une carrière faite chez un seul employeur, privé ou public, et capable de nous protéger dans nos vulnérabilités ou nos vieux jours. A côté de ce modèle hiérarchique pyramidale traditionnelle (loyauté/modèle latin), de nouveaux modèles d'organisation du travail ont émergé et coexistent (employabilité ou communauté de métiers/modèles anglo-saxons), notamment pour des entreprises qui opèrent dans le secteur des

⁹³ : Catherine Ternynck, *L'Homme de sable. Op.cit.*

⁹⁴ : Christophe Clavé, Chronique de l'AGEFI, « Baisse du QI, appauvrissement du langage et ruine de la pensée ».

⁹⁵ : Christophe Clavé, Chronique de l'AGEFI, « Baisse du QI, appauvrissement du langage et ruine de la pensée ». « Si un cri de ralliement devait se faire entendre aujourd'hui, ce serait celui, adressé aux parents et aux enseignants : faites parler, lire et écrire vos enfants, vos élèves, vos étudiants. Enseignez et pratiquez la langue dans ses formes les plus variées, même si elle semble compliquée, surtout si elle est compliquée. Parce que dans cet effort se trouve la liberté. Ceux qui expliquent à longueur de temps qu'il faut simplifier l'orthographe, purger la langue de ses « défauts », abolir les genres, les temps, les nuances, tout ce qui crée de la complexité sont les fossoyeurs de l'esprit humain. Il n'est pas de liberté sans exigences. Il n'est pas de beauté sans la pensée de la beauté ».

⁹⁶ : *ibidem*.

systèmes d'information, certains cabinets d'avocats, d'architecture, d'ingénierie, de conseil ; on y cherche, de plus en plus, à y devenir, comme ce jeune programmeur informatique, tout à la fois salarié, entrepreneur de son propre projet et actionnaire).

On sait que l'organisation industrielle du travail a longtemps été fondée sur la complémentarité des fonctions (taylorisme) en un lieu clos (l'usine) (modèle de la « loyauté »). Puis les plateaux de co-conception ont tendu vers la simultanéité des temps de travail (modèle de « l'employabilité »). Les plates-formes coopératives introduisent une synchronisation à distance pour des membres qui restent connectés, présents par des messages, des compteurs, des signatures... quoi qu'il arrive. Pensons à ces équipes en open-space où se multiplient les écrans. Le fonctionnement en mode projet y est valorisé, de même que l'évaluation de ses performances ou potentiels par différents acteurs (ses pairs, ses équipes...).

L'essor de ces plates-formes est certes un phénomène récent mais, en moins d'une décennie, des entreprises telles qu'Uber (créée en 2009), Airbnb (2008), BlaBlaCar (2006) sont venues transformer en profondeur les marchés que des grandes entreprises du secteur hôtelier, bancaire ou des transports avaient patiemment construits. Grâce au commerce en ligne et aux plateformes collaboratives, il est aisé de devenir chauffeur Uber quand on est jardinier, cuisinier quand on est comptable ou encore ingénieur son quand on est journaliste. On peut considérer « l'entreprise plateforme » comme un « dispositif logiciel », une organisation qui fait se rencontrer dans un espace virtuel, le plus souvent, des clients demandeurs d'un service ou d'un produit, et des fournisseurs. « L'entreprise plateforme » admet une rémunération par une commission d'apports d'affaires ou de gestion. Elle ne possède pas les actifs qu'elle commercialise, comme avec le cas du chauffeur de taxi. Le principe de notations croisées entre clients et prestataires fait que « tout s'évalue ». Le client à une note et la prestation, le prestataire aussi. Avec les courriels, les extranets, la téléphonie mobile, l'ordinateur... on repère la position de chacun, de manière licite ou illicite... chacun travaille peu ou prou de chez soi, à tout moment. Dès lors a-t-on vraiment du temps libéré psychologiquement ou simplement du temps libre ?

Dessinez-moi l'entreprise ? Je vous dessine davantage ma carrière et les ressources qui vont faire que je peux travailler selon la figure de l'Archipel. Comme ce jeune expert-comptable qui dit à l'ancien qui le recrute qu'il sera là lundi, mardi et mercredi et payé à 100 % parce que le jeudi, il pratique la sculpture, vend d'ailleurs certaines de ses œuvres sur internet, et le vendredi, il s'engage dans une association qui le rémunère aussi pour ses conseils. Donner un sens à sa vie professionnelle revient à faire des liens entre différents îlots, naviguer en cultivant plusieurs rôles sociaux et enrichir continuellement un portefeuille de compétences certifiées.

Cette distance croissante face à la notion d'employeur à vie du modèle de la loyauté – hiérarchique pyramidal - résulte de plusieurs facteurs : le développement du travail à la demande (télétravail, travail à distance, nouvelles technologies de l'information et de la communication dans des équipes déspatialisées), la recomposition d'un modèle familial traditionnel (sous l'effet des taux de divorce, des séparations, de l'importance prise dans l'éducation par des grands-parents souvent en bonne forme et qui ont du temps...), la multiplication des offres de formation tout au long de la vie, la démocratisation des voyages à l'étranger pour une partie privilégiée de la population, et donc une ouverture linguistique ou culturelle sur le monde plus forte... Au cours de nos enquêtes, un jeune agent de maîtrise du secteur de l'énergie nous déclare : « un entretien annuel d'évaluation n'a plus grand sens car une année c'est une éternité et l'on préfère avoir du feed-back régulier ! On passe d'île en île, de projet en projet. Les personnes n'ont pas réellement un statut unique mais travaillent par intermittence ». Quel est le public concerné ? Plutôt des profils urbains, diplômés d'au moins un bac +3 et qualifiés. Ils ont travaillé 6-10 ans et se remettent en question autour de leurs 30-35

ans. Parfois avant. D'autres épousent ce modèle après 50 ans pour lutter contre un sentiment de vacuité du sens et reprendre, disent-ils, la main sur leur vie...

Là encore, en ces contextes de travail, ces évolutions soulignent le passage du "centre" à des "centres", de la "pyramide" au "réseau" et du "réseau" à "l'archipel". Les modèles culturels et ceux des organisations ne s'éliminent pas... ils se superposent dans un grand groupe industriel, dans une PME innovante, dans une administration publique...

Un regard en archipel favorise les opportunités offertes pour choisir ses engagements professionnels. Mais force est de reconnaître qu'un ouvrier ou un maçon auront beaucoup plus de difficultés à se reconvertir en informaticien ou en expert-comptable en multipliant d'autres activités. Un regard plus sombre sur le marché du travail reconnaît donc un cycle économique de remplacement de la main d'œuvre humaine. Les emplois instables jouent donc de moins en moins le rôle de tremplins vers l'emploi stable. Le remplacement technologique est au cœur de la lutte des classes contemporaine.

« Concrètement, on produit toujours plus de marchandises, tandis que la quantité de travail nécessaire à leur production diminue sans cesse, ce qui entraîne une montée du chômage, une baisse des salaires et donc de la demande. du fait du chômage, les individus et les ménages sont contraints de s'endetter pour maintenir leur mode de vie »⁹⁷.

« Les élites détenant les capitaux bénéficient des gains de productivité et ce phénomène va encore s'accroître du fait des progrès de la robotique et de l'intelligence artificielle (AI). Or, nous allons vers une expansion générale de la robotique, avec des transports en commun sans chauffeur (c'est commencé pour les voitures et les autobus), des caisses sans caissiers, des postes de chirurgiens, de conducteurs de travaux, voire de policiers et de soldats. Pour ne rien dire de l'impression 3D, qui « imprime » déjà des maisons et permettra bientôt de fabriquer des organes »⁹⁸.

Conclusion

Nous évoluons au sein d'un monde social qui fonctionne moins selon la logique des affrontements symboliques, de classe à classe, mais s'agence selon des logiques hédonistes et émotives « qui fait que chacun consomme d'abord pour se faire plaisir plutôt que pour rivaliser avec autrui »⁹⁹.

Un monde où la primauté des sensations intimes se lie à l'addiction à l'ordre de la marchandise qui est devenu tout naturellement un mode d'être. Le « tout marchand » ne favorise pas la rencontre et encore moins la rencontre interculturelle.

« L'abandon ou l'oubli de sa propre culture rendant incapable de comprendre l'attachement des autres à la leur, l'aboutissement de l'universalisme abstrait n'est pas le règne du Bien universel, mais la mise en place d'un « univers hypnotique, glacial et uniformisé » dont le sujet est cet être narcissique pré-œdipien, immature et capricieux, qu'est le consommateur contemporain »¹⁰⁰.

⁹⁷ : Alain de Benoist, *Contre le libéralisme : La société n'est pas un marché* (French Edition) (p. 319). Editions du Rocher. Édition du Kindle. « C'est l'entière réduction de la personne à sa force de travail, c'est-à-dire à cette part de lui-même qui peut être traitée comme une marchandise. C'est la soumission à l'impératif de rendement, la vente de soi s'étendant à tous les aspects de l'existence ».

⁹⁸ : de Benoist, Alain. *Contre le libéralisme : La société n'est pas un marché* (French Edition) (p. 319). Editions du Rocher. Édition du Kindle. « C'est l'entière réduction de la personne à sa force de travail, c'est-à-dire à cette part de lui-même qui peut être traitée comme une marchandise. C'est la soumission à l'impératif de rendement, la vente de soi s'étendant à tous les aspects de l'existence ».

⁹⁹ : Gilles Lipovetsky et Sébastien Charles, *Les temps hypermodernes*, Grasset, 2004, p. 25.

¹⁰⁰ : de Benoist, Alain. *Ce que penser veut dire : Penser avec Goethe, Heidegger, Rousseau, Schmitt, Péguy, Arendt...* (French Edition). Editions du Rocher. Édition du Kindle.

La fraternité a pour résultat de diminuer les inégalités tout en préservant ce qui est précieux dans la différence et que nous nommons écart.

Vivre la rencontre interculturelle, c'est chercher un monde constitué par une complexité d'alliance plutôt que de filiation. Qui est le héros de notre quotidien ? Celui qui transforme un ennemi en ami. Ou encore, plus modestement, celui qui, dans un monde d'entrée de jeu fait de dissymétries, de différences, prend moins que son dû tout en ayant la loi de son côté.

Être un honnête homme revient selon nous, à ne pas croire au caractère immuable de la dualité entre « nous et eux »¹⁰¹.

Penser en termes d'insertion dans une société revient à dire : "je tolère l'autre avec ses particularités culturelles durables, mais il est étranger, différent, et le restera." Est ici conservé le sens qualitatif de particuliers vivant côte à côte. Je ne veux pas te connaître en tes différences et apports potentiels pourvu que l'on obtienne le résultat prévu d'une tâche à accomplir. Organise-toi comme tu veux ! Penser en termes d'intégration est plus ambitieux et consiste à poser : "je veux continuer à croire en mes valeurs, mais je ne t'oblige pas à renoncer aux tiennes." C'est un processus ouvert qui s'engage car l'intégration table sur la durée.

Qu'exprime et que produit cette notion d'« interculturel » ? Qu'il faut vaincre ses préjugés ! Zaki Laïdi constate que « nos sociétés prétendent que l'urgence des problèmes leur interdit de réfléchir à un projet, alors que c'est en fait l'absence totale de perspective qui les rend esclaves de l'urgence »¹⁰². A. Einstein rappelait que sans changer notre façon de penser, nous ne serons pas capables de résoudre les problèmes créés par notre façon de penser.

« Une destination n'est jamais un lieu, mais une nouvelle façon de voir les choses » affirmait Henry Miller.

¹⁰¹ : Edward W. Saïd, « Le mythe du Choc des Civilisations », Conférence donnée à Columbia en 1997.

¹⁰² : Zaki Laïdi, *La tyrannie de l'urgence*, Montréal, Fides, 1999.